**Cacophonies de l’acritique**

***Enquêter sur les « contestations régressives »***

Université de Lausanne

3-4 octobre 2019

Titre de la communication : *Pourquoi les « contestations régressives » peuvent et doivent être considérées comme des critiques ?*

Considérer les « contestations régressives » comme des moments de l’acritique, comme des mouvements de retour en arrière c’est, d’une part ne pas prendre les acteurs de ces contestations « au sérieux » (Boltanski, 1991) et d’autre part, postuler d’emblée un cadre référentiel qui considère, aux yeux du sociologue, la teneur régressive de ces contestations. Ces deux écueils, ne permettent pas, d’une part, de comprendre correctement ces critiques, puisqu’ils les situent d’emblée dans le champ de la morale, et d’autre part, d’armer la critique de ces contestations de façon, non pas à les condamner moralement mais de les combattre « politiquement » (Mouffe, 2004).

Si la critique, c’est la contestation de « ce qui est », et « l’estimation » de ce dernier au nom d’une avancée vers un « mieux », défini en termes moraux, politiques, intellectuels, et donc articulé à l’émancipation individuelle et collective, reste que ce « mieux » est dépendant des acteurs qui sont à l’origine de la critique. Si l’on prend les discours de l’extrême droite, force est de constater qu’ils prônent un meilleur monde basé sur « la liberté », « la souveraineté », « la justice », etc. (Manifeste pour l’Alliance européenne des nations, Front National, 2018). Est-ce parce que ce « mieux » ne correspond pas au cadre moral du sociologue, que ces contestations ne peuvent pas être considérées comme des critiques à part entière ? Nous pensons plutôt, au regard des travaux de Boltanski (Boltanski, 2009) que ces contestations dites « régressives » peuvent tout à fait s’envisager comme des évènements critiques. Et plus encore, les considérer comme des critiques, au sens de Boltanski, et les analyser comme telles nous permettra également de revoir la notion de « régression » qui empêche, d’une part de comprendre ces évènements critiques comme l’émergence d’un actuel jusqu’alors inexprimé ou séquestré, comme l’actualisation de « situations occurrences » qui ne trouvent pas leur reconnaissance dans des « situations types » et qui d’autre part, pose un cadre référentiel du passé et du présent qui dépend du sociologue. Or, tout comme la « visée méliorative », la notion de régression ne doit s’envisager, dès lors, que par la représentation des acteurs. Qu’est-ce qui est régression, selon eux ? Ce n’est qu’à partir de de là que le sociologue pourra construire la grammaire qui sous-tend les discours et les agissements des acteurs de la critique. Seule cette compréhension pourra armer, dans un deuxième temps, la critique que le sociologue pourra adresser à ces contestations en les situant, non plus dans un champ moral mais sur un plan « politique » (Mouffe, 2016).

**Bibliographie**

BOLTANSKI, L et THEVENOT, L. 1991. De la justification, Paris, Gallimard.

BOLTANSKI, L. 2009. *De la critique. Précis de sociologie de l’émancipation*, Paris, Gallimard « NRF Essais ».

MOUFFE, C. 2004. « Le politique et la dynamique des passions », *Rue Descartes*, 2004/3 (n° 45-46), p. 179-192.

MOUFFE, C. [2005] 2016. *L’illusion du consensus* *(On the Political)*, Paris, Albin Michel.